

# A l'ami Daniel Georg Morhof (1639–1691)

DANIEL DROIXHE

*Université de Liège*

The present contribution surveys the various views on language and languages held by Renaissance and Post-Renaissance authors as seen through the eyes of Daniel Georg Morhof (1639–1691), author of an encyclopedic *Polyhistor* (first edition, 1688). The fourth book of *Polyhistor littéraire* was devoted to the activity of the 'grammarian', containing chapters entitled 'De linguis et scriptura' ('About languages and writing') and 'De lingua universali et primaeva' ('About the universal and primeval language'). By discussing an extensive range of works written by well-known as well as by lesser-known authors, Morhof succeeded in delivering an early critical 'linguistic' state of the art beyond the borders of the contemporary traditional disciplines.

KEYWORDS early historiography, Morhof, *Polyhistor*

Vers 1970, j'ai acquis à la librairie Van Loock, à Bruxelles, le premier volume de la troisième édition, parue en 1732, du célèbre *Polyhistor* dû à Daniel Georg Morhof. Il avait été question de cet ouvrage à l'occasion du séminaire conduit par Pol Pierre Gossiaux en 1967–68, à l'université de Liège, sur le thème des théories du signe et de la représentation à l'âge classique. L'exemplaire porte l'inscription: 'Ex Bibliotheca Viri Celeb. Petri Van Musschenbroek Me possidet Adr. Oudemans.' Il a donc appartenu d'abord à celui que l'on considère parfois comme l'inventeur de la bouteille de Leyde.<sup>1</sup> J'entrepris à cette époque une thèse doctorale qui allait donner lieu, en 1978, à la publication de *La linguistique et l'appel de l'histoire*. Le *Polyhistor* comportait un chapitre intitulé 'De lingua universali et primaeva' qui me décida à consacrer une importante partie de ma thèse à la genèse du comparatisme indo-européen.

Je me permets ces quelques lignes de souvenir personnel pour rendre à Morhof, ainsi qu'à P. P. Gossiaux, jeune assistant pleinement *polyhistorien*, ce que leur doit

<sup>1</sup> Sur cet Oudemans, voir la *Bibliotheca Oudemanniiana* (1789). L'exemplaire comporte également, de la main du libraire, la mention: 'Cat. Hans der Bucher 1969'.

l'activité de recherche assez longue qui a suivi. Le présent retour à Morhof aura donc les limites d'un salut ayant le caractère ordinaire du souvenir, qui est la répétition. On n'ambitionnera pas davantage que de vérifier quelques-unes des informations léguées par celui qui se voulut en quelque sorte, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le greffier du savoir total de son temps.

Morhof était né en 1639 à Wismar, un port de la mer Baltique qui passa, lorsque notre auteur était encore enfant, sous domination suédoise. Il étudia à l'université de Rostock, une des plus anciennes institutions européennes, qui accueillait des étudiants venus d'Allemagne, des Pays-Bas, de Scandinavie et des Etats baltes. Vers 1660, il y obtint la chaire de poésie, avant d'être appelé en 1665 à l'université de Kiel, jeune académie où il enseigna les belles lettres puis l'histoire. Mort en 1691, 'd'épuisement' dit-on, il laisse surtout un *Unterricht von der teutschen Sprache und Poesie* (1682) et le *Polyhistor* — ainsi qu'un prémonitoire *Oratio de intemperantia in studiis, et eruditorum qui ex ea oriuntur, morbis* de 1672. Pour éviter le vice dénoncé par notre auteur, on se bornera à maintenir ce qui suit dans les limites d'une approche assez générale, portant sur une dizaine de pages du *Polyhistor*.<sup>2</sup>

La première édition du *Polyhistor* date de 1688. L'ouvrage comptait déjà près de 600 pages. La deuxième parut en deux parties en 1692–1695. La troisième, de 1732, parut sous le titre de *Polyhistor, literarius, philosophicus, et practicus*. Les 1072 pages qui constituent le premier volume et le premier tome sont consacrées au *Polyhistor literarius*. Une quatrième édition est datée de 1747. Celle utilisée ici comporte d'intéressantes notes que la page de titre attribue aux 'célèbres' Johann Georg Frick et Johann Möller. Le premier, fils d'un théologien allemand également prénommé Johann, semble n'avoir jamais travaillé dans le domaine des langues et des antiquités nationales. Il ne s'est vraiment fait connaître, dans le domaine qui nous concerne, que par un ouvrage sur les druides paru en 1744. Par contre, Johann Möller est un érudit bien connu et c'est à lui que sont certainement dues pour l'essentiel les notes portant sur le langage. Né en 1661 à Flensburg dans le Schleswig-Holstein, il consacra beaucoup de travail à ce qu'il appelle le *Cimbriae literatae prodromus* (1687), ou encore *Isagoge ad historiam Chersonesi Cimbricae* (1691), c'est-à-dire au sens étroit le Jutland, au sens large le Danemark. On sait comment Goropius Becanus (1519–1573) avait fait du pays des Cimbres, berceau des Flamands, par un jeu étymologico-phonétique, la succursale des Cimmériens de la mer Noire, pères de l'Europe avec les Scythes. Möller avait donné en 1699 une *Bibliotheca septentrionis eruditi* intégrant la *Suecia literata* du Strasbourgeois Johann Scheffer (1621–1679), grand spécialiste du lapon, accompagnée de notes — *hypomnemata* — auxquelles renvoient certaines de celles accompagnant l'œuvre de Morhof.

<sup>2</sup> On laisse à d'autres le soin d'approfondir tels aspects de son panorama de la recherche sur les langues et de constituer une bibliographie adéquate, dont on n'a d'ailleurs pu consulter certains éléments à la fois récents et sans doute importants (en particulier Waquet, 2000). Dans le même sens, on n'a pas cru devoir rappeler les références de publications bien connues des historiens de la linguistique. La liste eût été longue, pour une matière aussi vaste. C'est seulement dans la mesure où un lien avec le *Polyhistor* peut être utile que je me permets de renvoyer à mes travaux (Droixhe, 1978; 1987; 2002; 2007).

Le quatrième livre du *Polyhistor littéraire* (1747: 715–920) porte sur l'activité du 'Grammaticus'. Le chapitre premier s'intitule 'De linguis et scriptura'. On abordera celui-ci par la quatrième section, 'Primus Sermonis ac Linguarum ortus a Deo, non autem Casu, aut Consensu Hominum Fortuito, cum Diod. Siculo, Greg. Nysseno & Rich. Simone, derivandus' (715, 717–18).

L'imposition des noms par Adam aux animaux, que les chrétiens invoquent 'volontiers', est ici seulement appuyée sur l'argumentation développée par Brian Walton (1600–1661) dans les célèbres 'Prolegomena' de sa *Biblia sacra polyglotta* parue de 1653 à 1657. En invoquant cet auteur, Morhof n'apportait rien de bien neuf aux 'historiens généralistes' de la linguistique tels qu'ils se présentaient vers 1970. Georges Mounin avait marqué la place de Walton parmi les défenseurs de l'hébreu langue-mère en signalant aussi sa réimpression du *Trisagion* de Louis Cappel, au même moment (Droixhe, 1978: 40). L'attention pouvait néanmoins être attirée sur le destin d'une oeuvre qui montrait en matière de monogenèse un relatif décalage par rapport à la position traditionnelle.

D'une part, les premières sections des 'Prolegomena' s'avéraient tout à fait conformes à ce qu'annonce Morhof: récusation d'une origine 'naturelle' du langage, discussion aboutissant à la conclusion d'une imposition divine, affirmation du caractère unique et commun de la parole avant Babel, etc. L'orthodoxie paraissait intégralement respectée dans les *Dissertations sur les prolégomènes de Walton*, traduction réputée 'libre' de l'original, parue sous l'adresse de 'Liège' en 1699. On y répétait: 'la première [langue] qui est l'Hebraïque vient tres-assurement de Dieu même' (3). Une faille était cependant introduite dans cette monogenèse à laquelle, comme on le sait, ne peut être conféré, strictement parlant, le statut de 'dogme'. En effet, la fidélité au texte sacré n'impliquait-elle pas que la langue primitive ait fait l'objet d'une rupture punitive qui séparait l'hébreu des origines de la parole (Droixhe, 1978: 40–41)? La primauté attribuée à celui-ci ne contredisait-elle pas la sanction babélique, ne manifestait-elle pas l'échec même de la volonté divine? Celle-ci avait décidé de répandre sur la terre des langues différentes, et non, ainsi que le signalent les *Dissertations* de 1699, des dialectes variés.

Morhof aurait pu suivre ici Walton quand celui-ci récuse 'l'hérésie' de saint Philastre, qui se fonde sur la contradiction. Ce dernier prétendait que si Dieu avait accordé une grâce linguistique aux hommes d'avant Babel, c'était plutôt celle d'une capacité d'intelligence plurilingue, laquelle aurait dès lors été effacée. La diversité linguistique ne représentait pas une condamnation mais un bienfait.

La critique du *Polyhistor* s'exerçait par contre d'une manière qui va devenir emblématique de la linguistique des Lumières. Morhof met en évidence, dans la question de l'origine du langage, la dissidence de Grégoire de Nysse ravivée par Richard Simon (1638–1712): la nature arbitraire ou 'conventionnelle' du langage, instrument du combat qui oppose Grégoire à l'arianisme d'Eunome, requiert une interrogation plus large sur la naissance de la parole (718). On sait de quelle manière Étienne Bonnot de Mably de Condillac (1714–1780) tiendra encore à répercuter la provocation rationaliste du Père de l'Eglise. Morhof apparaît, en la circonstance, bien informé des détours

d'une polémique ayant aussi impliqué Jean Leclerc (1657–1736), chez qui l'attachement au don divin du langage et le refus de l'identification de la langue primitive avec l'hébreu apparaissent comme les deux faces solidaires d'une même position, inversée chez Simon (Droixhe, 2007: 30–31).

On sait comment Jean Frain du Tremblay (1641–1724) récapitule dans son *Traité des langues* de 1703 (13) les théories antiques sur l'émergence progressive de la parole: 'Les Philosophes ont recherché l'origine des langues; mais la plupart n'ont pas mieux réussi dans cette recherche, que dans celle qu'ils ont faite de l'origine des hommes. Ce qu'en ont dit Epicure, Lucrece, Diodore de Sicile, Vitruve et quelques autres, ne peut être regardé que comme une rêverie toute pure.' Morhof détache quant à lui Diodore, dont les idées ont été reprises par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*, et Vitruve, au livre II de l'*Architecture*. Pour ceux-ci, 'les hommes primitifs proféraient des sons inarticulés et confus à la manière des bêtes, jusqu'à ce que, réunis par la crainte et s'habituant insensiblement à infléchir les sons, ils façonnèrent, à propos de réalités particulières, des mots propres à les interpréter toutes'.<sup>3</sup>

Origine du langage et origine de l'écriture sont intimement mêlées, à l'âge classique; les autres sections du chapitre premier du 'Grammaticus' porteront donc sur l'invention des lettres. Celles-ci, demande la section 9 du *Polyhistor*, 'sont-elles d'origine divine, comme disent les juifs', ou, 'ainsi que l'avancent les païens, ont-elle été inventées soit par les Assyriens, soit par Thot ou Hermès Trismégiste, soit par Cadmus?'<sup>4</sup> Morhof aligne ici des noms connus et contrastés, comme Scaliger, Vossius, Bochart ou Postel, mais suggère aussi d'aller voir ce qu'il en est chez des auteurs moins courus, comme Hermann Hugo (1588–1629) 'dans son beau *De ratione scribendi apud veteres* paru à Anvers chez Christophe Plantin en 1617' ou Charles César Baudelot de Dairval (1648–1722) 'dans le livre français *de l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiquités procure aux savants*', de 1686.<sup>5</sup> Le même Baudelot de Dairval interviendra dans le débat relatif au fameux 'pilier des nautes parisiens' et à ses inscriptions, sur lesquelles Gottfried Wilhelm Leibniz (1646–1716), parmi bien d'autres, exercera sa connaissance du celtique (Droixhe, 2002: chapitre 4).

La 'prononciation' des lettres, considérées 'd'un point de vue physique', fait l'objet de la section 5 du chapitre premier du 'Grammaticus'.<sup>6</sup> On y retrouvera bien sûr Gérauld de Cordemoy (1626–1684), aux côtés des Anglais de la Royal Society: John Wallis (1616–1703), dans ses 'Prolegomena' de la *Grammatica linguae anglicanae*, ou

<sup>3</sup> Morhof (1747: 718): 'homines primitus more bestiarum voces inarticulatas et confusas protulisse videntur, donec per timorem congregati, sensimque sibi mutuo assuefacti voces flectendo, et de rebus singulis verba quoque apta fingendo notam sibi omnium interpretationem fecerint'.

<sup>4</sup> Morhof (1747: 715): 'Literarum Ortus a Deo, juxta Judaeos. Inventae illae, juxta Paganos, vel ab Assyriis, vel a Taauto sive Hermete Aegyptio, vel a Cadmo.'

<sup>5</sup> Morhof (1747: 720–21): 'Multum . . . HERMANNUS HUGO, Jesuita, in pulcro *de Ratione scribendi apud veteres* libro ostendit: prodiit ille liber Antwerp. 1617. in 8. ex officina Plantiniana . . . CAROLUS CAESAR BAUDELOTIUS de DAIRVAL libro Gallico *de l'utilite des Voyages, et de l'avantage, que la recherche des antiquitez procure aux sçavans*.'

<sup>6</sup> Morhof (1747: 715): 'Autores, qui Literas, et earum prononciationem, Physice considerarunt.'

William Holder (1616–1698) dans ses *Elements of speech* de 1669. ‘Il me semble’, ajoute Morhof, ‘avoir noté dans ce livre des choses qui viennent de Montanus’.<sup>7</sup> Petrus Montanus, autrement dit Pieter Van Bergen (1594/95–1638), lui apparaît comme celui qui a le mieux traité ‘de la juste prononciation des lettres et du rapport physique qu’elles entretiennent avec l’organe respectif’.<sup>8</sup> Dans son *Bericht van eene nieuwe Konst, genant de Sprakkonst*, de 1635 (réédité en 1964), il ‘examine avec un soin satisfaisant, pour autant que j’ai pu voir, les sons que constituent voyelles et diphtongues, de même que leur formation. Il explique assurément avec une grande attention et exactitude la nature et la prononciation des lettres dans toutes les langues, et il n’est personne qui en la matière l’ait dépassé.’<sup>9</sup>

Le *Polyhistor* rapproche en une section finale (721–23) des considérations sur l’écriture dont certaines peuvent être rangées sous l’intitulé ‘Faillite de la monogenèse hébraïque’ (Droixhe, 1978: 45). On y retrouve donc Teseo Ambrosio (1469–c.1540), Theodor Bibliander (1504–1564) et son *De ratione communi omnium linguarum* ou ce Johannes Petrus Ericus sur le nom duquel Johann Nikolaus Tetens (1737–1807) formera le verbe ‘ériciser’ à propos des mirages linguistiques du passé, à côté de ‘goropiser’ ou de ‘rudbeckiser’ (Droixhe, 1978: 214). Eric venait de publier à Padoue, au moment où écrit Morhof, un livre sous l’intitulé *Renatum e mysterio principium philologicum, in quo vocum, signorum et punctorum, tum et literarum maxime ac numerorum origo, nec non novum variarum rerum specimen etymologicum forma dialogi proponatur* (1686). Personne n’a poussé plus loin le ‘paradoxe’ de chercher les origines de la représentation et de ses marques dans les *graphices* inventés par Adam.

Il introduit l’idée selon laquelle Adam aurait imposé les noms aux animaux en fonction du son qu’émet chacun, ou des noms de ces sons, les voyelles étant en harmonie avec les oiseaux, les consonnes semi-voyelles rappelant le bruit que font les animaux terrestres, les lettres muettes étant empruntées aux bêtes nées muettes; après quoi des éléments de la parole auraient été composés à partir du cri et du grognement des animaux, jusqu’à ce qu’ils deviennent intelligibles.<sup>10</sup>

Singulier pont, peut-on ajouter, entre l’épicurisme classique et le phonomimétisme du président de Brosses (1709–1777)! La voie vers celui-ci paraît largement ouverte, au tournant des XVIIe et XVIIIe siècles, si l’on y ajoute le cratylisme ou ‘néo-platonisme’

<sup>7</sup> Morhof (1747: 719): ‘*Elements of Speech* ... quo in libro pluscula notasse mihi videor vel e Montano descripta, vel certe *homopsēpha*.’

<sup>8</sup> Morhof (1747: 718): ‘recta [litterarum] pronuntiatio, et ad ipsa organa accommodatio physice quoque considerari potest.’

<sup>9</sup> Morhof (1747: 718): ‘litterarum, vocalium et diphthongorum sonos, earumque formationem, satis, ut mihi quidem videtur, accurate examinat. Certe magna diligentia et cura naturam litterarum et pronuntiationum in linguis explicuit, ac nemo fuit, qui ipsum hoc quidem in argumento superarit.’

<sup>10</sup> Morhof (1747: 722): ‘Adamum inducit cum nomina animalibus, secundum sonum cuiusque, seu sonorum voces, imponeret, a volatiliu concentu vocales, a terrestriu strepitu consonantes semivocales, a mutis natatilibus mutas mutuatum, postea ex animalium rugitu et grunntu loquelae elementa composuisse, eaque intelligibilia reddidisse.’

de Leibniz. Le philosophe de l'harmonie universelle ne cherche-t-il pas aussi celle des langues dans une phonostylistique dépassant largement un système de l'onomatopée (Droixhe, 1978: 137–38)?

Pour Morhof, toutes ces théories relèvent manifestement de la pure fantaisie. Sa critique est ici placée sous le signe de Thomas Bang (1600–1661), une autre figure relativement peu connue des historiens de la linguistique, à ce qu'il semble. Professeur d'hébreu puis de théologie à Copenhague, Bangius donne en 1657 son *Caelum orientis et prisci mundi*.<sup>11</sup> La deuxième 'exercitatio' discute, pour en montrer 'l'ineptie', ce qu'ont écrit Teseo Ambrosio, Duret ou Gaffarel à propos des 'lettres formées sur les étoiles du ciel'.<sup>12</sup> Tête de Turc de Thomas Bang, le Français Jacques Gaffarel (1601–1681) et ses *Curiositez inouïes* de 1637 représentent ce que Morhof rejette dans les marges du vrai savoir: ce qu'il range dans la dixième section sous le titre 'Des lettres célestes, angliques, adamiques, hénochéennes, et autres de la même farine', c'est-à-dire une recherche liant les caractères de l'écriture aux signes astronomiques, à la Cabbale, etc.<sup>13</sup> De ce tonneau vide relèvent dans une certaine mesure les essais tendant à prouver, sur la foi des juifs, 'que le don d'écriture doit être attribué à Adam', pour être transmis ensuite à Seth et Abraham, à Cadmus et aux Phéniciens.<sup>14</sup> Là règnent mythe, confusion et surenchère. On tire 'les formes des lettres adamiques des anciens marbres', comme Lorenz Schrader (†1606) dans son traité des *Monumentorum Italiae libri quatuor* de 1592.<sup>15</sup> On démultiplie les langues et à travers elles leurs systèmes de représentation, comme on le voit d'abord chez l'Écossais James Hepburn (1573–1620), prénommé Bonaventure en religion. Celui-ci avait entrepris de longs voyages qui le conduisirent notamment en Orient: 'Il maîtrisait tant de langues qu'on lui attribuait la capacité de s'entretenir dans leur parler avec les gens de toute nation.'<sup>16</sup> Entré dans l'ordre des Minimes à Avignon, il devint conservateur des manuscrits orientaux au Vatican. Sa *Aurea virga* de 1616 fait l'éloge de Marie en 72 langues et autant d'emblèmes que Morhof (722) qualifié d' 'alphabets'. Celui-ci mentionne (722) par ailleurs les *Tabellae alphabetariae* où Jean Théodore et Jean

<sup>11</sup> Morhof (1747: 722) mentionne une réédition du *Caelum* en 1661 sous le titre *Exercitationum de ortu et progressu literarum*. On fait aussi état d'une reproduction en 1691, à Cracovie, sous l'intitulé *Exercitationes philologico-philosophicae quibus materia de ortu et progressu literarum, ex intimis & genuinis suis principiis ita succincte pertractatur ut nihil in hac amplius desiderari videro possit*. Il doit s'agir de la même réimpression. Relevons aussi la mention de son *Exercitatio glottologica* de 1634 et ses huit *exercitationes* (*Exercitatio primos literarum natales investigans*, *Exercitatio literariae antiquitatis secunda*, *Exercitatio literariae antiquitatis quinta de literis antediluvianis*, etc.), parus de 1638 à 1648.

<sup>12</sup> Morhof (1747: 721): 'Merito autem Gaffarellum, Judaeis ipsis, e quibus ista mutuo petiit, ineptiorem, rejicit et confutat late Thom. Bangius Coeli Orientis Exerc. II . . . Nugas de Literatura Coelesti eruditas Thom. Bangius, in *Coelo Orientis*, Hafniae Ann. 1657 edito, *Exerc. II. Qu. VIII. pag. 140–208. discussit.*'

<sup>13</sup> Morhof (1747: 715): 'Literarum Coelestium, Angelicarum, Adamicarum, Henocheorum, et eiusdem furfuris aliarum.'

<sup>14</sup> Morhof (1747: 721): 'Alii Adamo donum scripturae acceptum ferri debere arbitrantur.'

<sup>15</sup> Morhof (1747: 722): 'complures sunt, qui formas literarum Adamicarum e vetustis marmoribus eruerunt. Ita Laurent. Schraderus illas e columna Vaticana descriptas Memorandis Italiae.'

<sup>16</sup> Cooper (1891): 'He mastered so many languages that he was credited with being able to speak to the people of every nation in their own tongue.'

Israël de Bry avaient illustré la filiation adamique s'étendant sur le monde de l'écriture.

Sautons le chapitre II, 'De variis scripturae modis' (723–33). Le chapitre III nous concerne davantage, qui traite 'De lingua universali et primaeva, aliaque de linguis generaliora' (733–43). La question est franchement posée: 'An lingua olim Universalis exstiterit, et an ea fuerit Hebraea?' (733). Il est normal, écrit d'abord Morhof, de s'interroger sur l'existence d'une 'langue naturelle' qui serait fondée sur 'une certaine analogie des mots, en raison du son, avec la chose signifiée', langue usitée autrefois et qui pourrait même, 'aujourd'hui encore', faire l'objet d'une recherche.<sup>17</sup> Les anciens ont constamment cru à la réalité d'un tel idiome, comme l'a observé Samuel Bochart (1599–1667) dans sa *Geographia sacra*. Eusèbe, Josèphe ou Abydenus, auteur d'une histoire des Chaldéens et Assyriens dont Eusèbe a conservé des fragments dans la *Praeparatio evangelica*, étaient convaincus de son existence, et Platon en était si persuadé qu'il prétendait qu'un parler de ce type 'était également commun aux animaux'.<sup>18</sup> Mais les avis divergent beaucoup, selon qu'on tient pour l'hébreu, pour une autre ancienne langue ou 'seulement pour quelque nouvelle langue tirée de toutes les autres': la perspective d'une reconstruction était d'emblée ouverte!<sup>19</sup>

La controverse sur la primauté hébraïque a été tellement agitée que Morhof n'a pas trop envie de s'y attarder. Bien des érudits 'd'un grand nom', évidemment, ont accepté l'idée selon laquelle la langue des Écritures était première et universelle. 'Qu'il suffise de nommer Bochart et les Buxtorf.'<sup>20</sup> Mais pour mesurer à quoi la théorie a pu conduire, il faut ouvrir, vaille que vaille, le livre de François Mercure van Helmont (1614–1699) de 1657 intitulé *Alphabeti vere naturalis Hebraici brevissima delineatio*. On veut y montrer que l'hébreu est une langue naturelle dans la mesure où les caractères en question sont homologues à ceux des hommes: 'rêverie' où les organes de la parole mettent en rapport, du point de vue de leurs 'figures', les 'caractères hébraïques' avec le 'dessin quasi anatomique' de l'être humain. Cet exposé mâtiné des 'sottises de la cabbale' est vraiment un tissu de 'stupéfiantes inepties'!<sup>21</sup>

<sup>17</sup> Morhof (1747: 734): 'nonnulli ... cogitare coeperunt, annon aliqua vorum ratione soni cum re significata naturalis sit, unde lingua naturalis vel extiterit olim, vel investigari etiam nunc denuo possit'.

<sup>18</sup> Morhof (1747: 734): 'Olim quidem universalem istiusmodi linguam extitisse apud veteres adeo constanter creditum est, ut, observante Bocharto *Geograph. S. P. I. I. c. XV*. Eusebius et Josephus et cum his gentiles etiam Scriptores, Sibylla et Abydenus, pro certo tradiderint: quin et Plato tam persuasus ea de re erat, ut brutis quoque communem fuisse linguam illam fabularetur.'

<sup>19</sup> Morhof (1747: 734): 'Sed quatenus tamen fuit ea lingua, non omnium mens est, aliis Hebraeam, aliis veterem aliam, aliis demum novam aliquam ex omnibus collectam, pro universali lingua venditantibus.'

<sup>20</sup> Morhof (1747: 734): '*De Hebraicae linguae primatu* controversiam inter Philologos tantis conatibus agitam non movebo. Notum est, multos magni nominis viros Hebraeam, qua scripti S. Codicis V. T. libri sunt, primam omnium asserere atque universalem; e quibus Bochartus & Buxtorffios nominasse sat est.'

<sup>21</sup> Morhof (1747: 734): 'HELMONTIUS ... demonstrare annis est, Hebraeam linguam adeo esse naturalem, ut characteres eius hominibus velut connati sint: et haec somnia sua ut evidentius ob oculos poneret, delineationem quasi anatomicam exhibet figurarum, quas organa loquelae destinata faciunt, cum sonus alicuius literae efferretur; eamque figuram cum characteribus Hebraicis convenire vult. Verum et libellus ipse miris ineptiis, ac plus quam Cabbalisticis nugis refertus est.'

‘Par contre, ils ne manquent vraiment pas, ceux aux yeux desquels déplaît tout ce qu’on dit concernant l’hébreu; pour eux, la première langue de l’homme, commune à l’univers, a tout à fait péri, de sorte que subsistent seulement de minces restes puisés dans les langues qui lui ont survécu.’<sup>22</sup> On sait déjà, écrit Morhof, ce qu’en dit Grégoire de Nysse relayé par Richard Simon (1638–1712), à propos d’un hébreu doté de primauté par un ‘singulier miracle’, qui paraît ‘vraiment trop peu vraisemblable’.<sup>23</sup> Mais voici l’attaque frontale lancée par Joseph Scaliger (1540–1609) dans la fameuse lettre 362 à Stéphane Ubertus (†1614). On connaît la thèse de l’aigle des philologues: ce que nous appelons couramment *hébreu* n’est jamais en réalité que du *phénicien*, langue apprise par Abraham après qu’il eût traversé l’Euphrate (Droixhe, 2007: 13–15). Les juifs avaient mêlé ce phénicien avec ce qui avait été jusqu’alors leur langue, à savoir l’idiome de la région ‘où était né le parler du premier homme’, c’est-à-dire l’Assyrie — Scaliger faisant de celle-ci le berceau de l’humanité. Or l’Assyrie était elle-même un espace d’impureté ethnique, soumis au ‘commerce de tant de peuples’ et à ‘d’innombrables mutations d’empire’. Que pouvait-il donc rester ‘de la fleur native et de l’éclat de la langue primitive’ dans le parler bâtard des juifs?<sup>24</sup> On ne pouvait mieux résumer les idées de Scaliger. Pour s’opposer à celui-ci, il fallait donc, semblait dire ensuite Morhof, bien de l’impertinence. D’ailleurs, Grotius n’avait pas manqué de le suivre, comme de nombreux autres doctes: le *Polyhistor* n’aura même pas à reproduire le célèbre passage des *Annotata ad Vetus Testamentum* de 1644 où il est dit que ‘l’hébreu est littéralement l’idiome des *étrangers sortis de Chaldée*’, de sorte qu’en vérité, ‘la langue primitive ne survit nulle part’, même si l’on peut postuler ‘qu’il en reste des vestiges dans toutes les langues’ (Droixhe, 2007: 19).

Cette dernière proposition risquait d’annuler l’espoir de reconstituer la ‘langue primitive’. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Morhof l’esquive. D’autres érudits ont en effet leur théorie, sur la question de l’idiome pré-babélique. Morhof mentionne d’abord John Webb (1611–1672). Celui-ci ne publie-t-il pas en 1669 un *Historical essay, that the language of China is the primitive language?* Le principal argument est le suivant: les habitants de cette région, peuplée avant la construction de la tour, avaient dû conserver longtemps leur langue sous sa forme la plus simple et avec obstination, en évitant le mélange avec des nations étrangères. Et il est bien vrai, estime Morhof, que le chinois offre des particularités qu’on ne trouve pas ailleurs. ‘C’est en tout une langue musicale’, où ‘un même mot reçoit souvent de la variation d’accent ses significations’, ce qui rend son système le plus difficile de tous.<sup>25</sup>

<sup>22</sup> Morhof (1747: 734–35): ‘Neque vero vicissim desunt, quibus omne id displicet, quod de Hebraea lingua asseritur, et interisse prorsus lingua prima hominis, eademque universalis, existimatur, ita ut nonnisi tenues reliquiae, hinc illinc e linguis superstitionibus hauriendae, supersint.’

<sup>23</sup> Morhof (1747: 735): ‘Gregorius Nyssenus in . . . Or. XII. adversus Eunomium, Hebraeam linguam demum in Aegypto singulari miraculo Dei natam, parum sane verisimiliter, credit: hinc et a Simonio desertus.’

<sup>24</sup> Morhof (1747: 735): ‘in regione Assyriae, in qua nata primi hominis lingua est, ob innumera gentium commercia, crebrasque imperiorum mutationes, florem istum diu retinere non potuisset.’

<sup>25</sup> Morhof (1747: 735): ‘tota enim lingua musica est, et ex accentu vario significaciones suas saepe accipit una aliqua vox; quae ratio est, quod sit omnium difficillima.’

Mais, comme pour les autres peuples, les débuts de l'Empire du Milieu sont mêlés de fables dont on ne peut tirer argument. On ne peut davantage se fonder sur une tendance supposée naturelle à moduler les sons, dans un parler où dominant les 'lettres' gutturales et nasales. Morhof renvoie pour le reste à un auteur qui intéresse plutôt l'histoire de la linguistique pour son affiliation déterminée au comparatisme germano-persan: Andreas Müller, dit Greiffenhagenius (1630–1694) (Droixhe, 1978: 82; 2007: 70–71). Qu'on aille voir sa *Propositio ad clavem suam Sinicam*, dont certains aspects renvoient notamment à Athanase Kircher (1602–1680).

Plus proches des théories acceptables, voici maintenant les partisans de l'origine 'suédoise ou scythique': on a vu que la ville natale de Morhof était rattachée à la Suède. Ceux-ci sont emmenés par Georges Stiernhielm (1598–1672), 'très versé dans l'antiquité de sa patrie'.<sup>26</sup> Ce dernier avait entrepris un grand lexique universel où il se proposait de démontrer que 'la langue scythique était la première de toutes et que les autres étaient sorties de celle-là, à la manière de dialectes'.<sup>27</sup> Le ton de Morhof se fait ici très personnel car l'auteur entend porter témoignage. Sans doute chacun sait-il ce qu'a établi son *Glossaire Ulphila-gothique* accompagnant l'édition de la Bible transmise par le Codex argenteus, avec les versions scandinave et latine, et l'on peut aussi 'tirer beaucoup de savoir' de son 'illustration de la langue gothique'.<sup>28</sup> Mais on ne glane là que les 'copeaux d'un argument divisé après la mort de Stiernhielm'. Morhof se fait fort — et gloire — d'avoir eu 'entre les mains' ce qui donnait une idée de 'la grande œuvre' projetée, dont 'l'auteur n'a rien publié', sinon un 'synopsis'. 'J'ai eu soin d'en faire état dans mon commentaire *sur la langue germanique*'.<sup>29</sup>

L'information serait à explorer. Les éditeurs de Morhof, Frick et Möller, précisent que le 'synopsis' du Scandinave sur la *Runa suetica* a été inséré par Morhof dans son *Unterricht von den teutschen Sprache und Poesie* (1682).<sup>30</sup> Ils attirent aussi l'attention sur la 'Dissertatio de linguarum origine' qui accompagne chez Stiernhielm l'édition de la version gothique des Évangiles. Möller — puisque c'est lui qui tient sans doute la plume — renvoie, en ce qui concerne 'les autres travaux publiés ou non' de Stiernhielm, à la *Suecia literata* de Scheffer et à ses propres notes, qui accompagnent l'édition.<sup>31</sup> Autre piste à suivre. Rappelons que Leibniz a marqué sa dette envers l'auteur du *Lapponia* de 1673, de qui il tient que 'Lapons et Finnois montrent une

<sup>26</sup> Morhof (1747: 735): '*Suedicae seu Scythicae potius antiquae linguae . . . primaevum antiquitatem assertum ibat GEORGIUS STIERNHIELM, nobilis Suecus, vir in patria antiquitate versatissimus.*'

<sup>27</sup> Morhof (1747: 735): '*magnum lexicon universale, quo demonstrare sibi proposuerat, linguam Scythicam omnium esse primam, reliquasque linguas ex hac una ortas, atque huius esse dialectos.*'

<sup>28</sup> Morhof (1747: 736): '*potest tamen ex eius Glossario Ulphila-Gothico quod prodiit, et ad Gothicae linguae illustrationem non parum facit, multum eius peritiae hauriri.*'

<sup>29</sup> Morhof (1747: 735–36): '*nihil auctor publicavit, nisi synopsis quandam capitum . . . quam prout in manus meas venerat . . . totam meo de lingua Germanica commentario inserendam curavi: nec vero ipsum Opus absolutum est; neque etiam schedae huius argumenti post Stiernhielmii mortem inventae digeri a quoquam potuerunt.*'

<sup>30</sup> Morhof (1747: 736 n(f)): '*Runae Georg. Stiernhielmii Sueticae Synopsin verbotenus Tractatui suo de Lingua et Poësi Germanica vernaculo, Kilonii A. 1682 edito, P. I. c. i. p. 11–18. Morhofius noster inseruit.*'

<sup>31</sup> Morhof (1747: 736 n(f)): '*De his aliisque Viri illius Eruditi Laboribus, editis atque ineditis, V. Joh. Schefferi Sueciam Literatam p. 178. 179. 180. et nostra ad illam Hypomnemata . . . p. 401–404.*'

origine commune par l'étude de la langue' (Droixhe, 1987: 91 s.v.; reparu dans Droixhe 1990: 3–29; à nouveau, remanié et résumé dans Droixhe, 2007: 192 s.v.).

Morhof accentue l'universalisme de la matrice 'scytho-scandinave', car Stiernhielm sépare nettement la famille sémitique, où l'hébreu prend seulement rang parmi d'autres langues du groupe, et une famille 'japhétique' qui s'étend de l'Atlantique à la Perse (Droixhe, 1978: 120–21). La procédure reconstructive du noyau historique est suggérée par défaut: conformément au rejet par Stiernhielm d'une possibilité de survivance de la matrice, celle-ci est donnée comme le résultat d'un travail sur les 'dialectes' que représentent les langues du monde (à l'exception, ainsi que l'avait bien noté Arno Borst, des parlers exotiques d'Amérique ou de Polynésie). Comment refuser dès lors au Suédois, comme il a été fait, le principe d'une relation d'ordre génétique quand il est question de 'dialectes'? L'emploi de termes tels que *langues mères, filles, sœurs*, etc. n'impliquerait-il pas une réelle vision généalogique dans la mesure où se mêleraient idée de parenté, explication des correspondances par le contact et survivance de racines primitives de caractère général (Droixhe, 2007: 195)? L'hypercriticisme a ses limites.

Que Morhof ouvre ici la polémique patriotique conditionnant la théorie de la matrice scandinave constitue un autre aspect de la prétention 'japhétique'. Les éditeurs du *Polyhistor* ne manquent pas de le mettre en lumière, en rappelant l'*Anti-Cluverius* de Stiernhielm, paru à Stockholm en 1685 et sous-titré *Scriptum breve, Johanni Cluverio Dantisco-Borusso oppositum: Gentis Gothicae originem et antiquissimam in Scandia vel Scandinavia sedem vindicans*. Parmi ceux qui développent la thèse nationaliste se distingue d'abord Olaus Rudbeck (1630–1702) l'ancien, érudit 'clarissimus', 'que nous louons' et qui a mis 'le plus grand zèle' à prouver sa théorie.<sup>32</sup> Möller fait remarquer, pour sa part, que le *Lexicon* des antiquités svéogothique de Rudbeck doit retrouver une paternité partagée avec 'un autre Olaus, c'est-à-dire Verelius' (1618–1682). Ce 'professeur de langue gothique à l'Université d'Uppsala' apparaît en effet comme l'auteur principal de l'*Index de la vieille langue scytho-scandinave ou gothique* de 1691, dont Rudbeck ne fut que l'éditeur — d'ailleurs peu satisfaisant (Droixhe, 1978: 120).<sup>33</sup> Que l'on voie à ce sujet, précise Möller, ses notes sur Scheffer. On peut d'ailleurs étendre ce genre de *criminatio* à un troisième Olaus: le Danois Wormius (1588–1654), dont les écrits sur la vieille 'Lingua Runica' (736), bien entendu identifiée avec le parler de Copenhague, s'inspireraient des travaux du Suédois Johan Bure (1568–1652) (Droixhe, 1978: 118). Celui-ci, chargé du département des antiquités nationales auprès de Gustave Adolphe, était l'aîné de Worm d'une vingtaine d'années. Il avait publié à la fin du XVIe siècle une introduction à la connaissance des runes et avait dès 1636 porté l'étude d'une vieille langue en direction de ses structures grammaticales et syntaxiques. La même année, Worm,

<sup>32</sup> Morhof (1747: 736): 'OLAUM RUDBECKIUM, Virum clarissimum laudamus, qui ... antiquitates Sueo-Gothicae linguae et gentis summo studio persecutus est.'

<sup>33</sup> Morhof (1747: 736 n(g)): '*Lexicon*, quod Olao Rudbeckio h. l. Morhofius, sive interpolator Laborum eius tribuit, *Linguae veteris Scytho Scandinavae*, ab eo ... est editum, sed Autorem agnoscit alium, Olaum, sc. Verelium, Linguae Gothicae in Acad. Upsaliensi Professore, de quo ... *Hypomnemata nostra ad Scheff.* p. 408–410.'

dans son traité *De l'ancienne littérature danoise, couramment dite gothique*, infléchit l'interprétation de la 'littérature runique' au profit de sa patrie. Morhof cite quant à lui son recueil d'*Antiquités danoises*, qui date de 1650–51 et qui contient notamment, outre l'ouvrage de 1636, un *Lexicon runicon*.

Evoquant la 'controverſia' qui agite les érudits du Nord, Morhof emploie précisément le terme de 'structura' (736) à propos du livre de Buraeus — sans doute pour en souligner l'originalité grammaticale. Ceux qui sont maintenant ses compatriotes ont frayé la voie. C'est 'chez les Suédois qu'il y a abondance de pierres ſépulcrales offrant les anciens caractères'. Il faut convenir que 'la nation a montré beaucoup d'exactitude dans leur interprétation et leur mise en lumière' et c'est pour cela qu'a été fondé le respectable 'Collège des antiquités et des langues ſeptentrionales'.<sup>34</sup> Pourtant, d'un autre côté, beaucoup des choses qui ont été dites à ce ſujet ont aſſi été mises en évidence à propos de 'la grande langue ſcythique' et de 'ſes rejets, qu'il ſ'agiſſe du gothique, du ſuédois, de l'allemand', aſſi que l'ont montré naguère 'des hommes très éclairés'.<sup>35</sup> Le patriotiſme n'oculte pas la perspective d'un prototype commun.

On comprend que le *Polyhiſtor* ouvre maintenant un des passages les plus importants du chapitre III 'De Lingua Universali et Primaeva'. Le ton général de la thèse qui va être présentée, avec toutes les références utiles, eſt donné d'emblée. 'Saumaſe, dans l'*Helleniſtica*, deuxième partie, chapitre 2, p. 366, a écrit, rabattant le vain orgueil des petits Grecs quand ils ſe rengorgent de leur antiquité':

Presque aucun peuple d'Europe, ni d'Asie, qui ne ſoit répandu à partir du Nord. De là ſont partis les rejets des peuples dont la plupart des parties de l'Europe et de l'Asie ont été enſemencées. C'eſt donc la Scythie qui a rejeté vers le Septentrion, avec leurs langues, presque tous les peuples qui ont inondé l'Europe et l'Asie. Comme ce pays des Scythes, d'autre part, était très vaste, et largement étendu vers l'Orient et l'Occident, il donna naiffance, en rejetant vers le ſud, diverses nations, ici en Europe, là en Orient.<sup>36</sup>

Sur le thème de la 'prérrogative' que peut revendiquer l'allemand ſur le grec et le latin, en matière d'antiquité, Morhof détache comme il ſe doit le nom de Johann Elichmann (1601/02–1639) et les traits de *cognatio* que celui-ci a mis en évidence (cf. les contributions par J. Conſidine et T. Van Hal dans ce volume), pour aborder avec non moins d'à-propos le cas de Boxhorn (1612–1653). Faisant l'économie des divisions qui ſéparèrent enſuite Saumaſe de ce dernier, Morhof aſſocie parfaitement les deux

<sup>34</sup> Morhof (1747: 736–37): 'Magna enim eſt apud Suecos copia lapidum ſepulchralium, quibus illi characteres [ſc. literae runicae] inſcripti ſunt; in quibus interpretandiſ et in lucem protrahendiſ diligentiffima Suecia natio eſt: cui fini peculiare etiam Collegium Antiquitatum et linguarum ſeptentrionalium apud illos inſtitutum eſt.'

<sup>35</sup> Morhof (1747: 737): 'Sane multa adhuc latere circa Scythicam magnam linguam, eiufque propagines Gothicam, Suecicam, Germanicam, eruenda, Viri doctiffimi dudum agnoverunt.'

<sup>36</sup> Morhof (1747: 737): '*Salmaſius in Helleniſtica* P. II. c. 2. p. 366. Graeculorum inanem in iactanda antiquitate faſtum retundens, Nulla, inquit, Europae fere gens, nec Asiae, quin a Septentrione promanaverit. Inde propagines profectae populorum, quibus Europae Asiaeque pleraeque partes conſitae fuerunt. Scythia igitur, quae ad ſeptentrionem omnes ferme gentes evomuit cum ſuis linguis, quae Europam et Asiam inundarunt. Ut autem vaſtiſſima illa Scytharum regio fuit, et late porrecta ad Orientem et Occidentem, verſus Meridiem eructando varias hinc in Europa, inde in Asia, produxit gentes.'

auteurs dans la confiance en l'antiquité et la 'primatus' (737) du scythe. Les termes employés pour caractériser l'œuvre de Boxhorn sont en rupture avec les plaisanteries peu relevées qu'avait suscitées sa théorie de son vivant. On peut dire qu'ils s'inscrivent dans un courant de réhabilitation dont témoignent par exemple en 1690 les *Monatliche Unterredungen* de Wilhelm Ernst Tentzel (1659–1707) (Droixhe, 2007: 69 s.v.).

Le livre des *Origines gallicarum* n'est sorti qu' 'imparfait' après la mort de Boxhorn, en 1654, même s'il montre 'de nombreux aperçus lumineux sur sa grande œuvre'.<sup>37</sup> Morhof renverra donc à 'ces libelles particuliers que l'auteur avait publiés auparavant'. 'Son essai sur la déesse Nehalennia' y figure en place d'honneur (Droixhe, 2002). Mais Morhof n'oublie pas une *dissertatiunculam de Graecorum, Romanorum et Germanorum linguis, earumque symphonia*, 'qui est ajoutée à la grammaire dédiée à la reine Christine de Suède par l'évêque Johann Matthias, parue à Leyde en 1650' (cf. Droixhe, 1978: 92).<sup>38</sup> Il voit bien ce qui a fait tort à la théorie du Hollandais. 'Boxhorn donna à son livre le titre d'*Origines gauloises*, c'est-à-dire *celtiques*, parce que les anciens peuples de Gaule représentaient un rameau des Scythes et que ce rameau avait également pénétré, avec la langue, chez les Belges.'<sup>39</sup> Comment le propos nationaliste n'aurait-il pas considérablement déforcé l'hypothèse?<sup>40</sup>

A cet égard, Boxhorn pouvait très bien se retrouver, aux yeux d'un lecteur trop peu averti, dans la même catégorie qu'un auteur comme Samuel Bochart, que Morhof paraît mentionner sans transition comme pour rendre plus évident le danger de confusion. Bochart aussi a fait état d'analogies entre 'des mots anglais, germaniques et suédois'.<sup>41</sup> Sa *Geographia sacra* appartient sans doute à un ordre d'interrogation linguistique différent dans la mesure où il n'y est déjà plus question de monogénéisme, mais de l'héritage culturel, surtout toponymique, des voyageurs carthaginois (Droixhe, 1978: 38–39). Certains ont cependant cru y voir un système du phénicien universel, de même qu'on pourrait croire que les *Origines gauloises* offrent simplement une variation supplémentaire sur le thème du celto-flamand primitif. On y est d'autant plus invité, rappelle Morhof, que Philippe Clavier (1588–1622) a montré que 'le celtique s'est répandu en long et en large dans une très grande partie de l'Europe: c'est un fait en Espagne, en Allemagne, en Gaule, dans les îles britanniques et en Illyrie'.<sup>42</sup>

<sup>37</sup> Morhof (1747: 737): 'comparuit . . . post eius obitum imperfectus *Originum Gallicarum* liber, cui additum fuit *Lexicon antiquae Linguae Britannicae, Britannico-Latinum*: editus est Amstelod. 1654. in 4. et habet utique multa praeclara magni Operis initia: repetuntur ibi etiam, quae libellis peculiaribus antea editis seorsim Boxhornius tractaverat, ut in libello de Dea Nehalennia'.

<sup>38</sup> Morhof (1747: 737): 'quae addita est Grammaticae Regiae, quae pro Regina Sueciae, Christina, a Johanne Matthia, Episc. Strengnensi, edita est Lugd. Bat. 1650'.

<sup>39</sup> Morhof (1747: 737): 'Gallicae autem Originis librum illum Boxhornius vocavit ob Celtas, antiquos Galliae populos, e Scytharum propagine oriundos; et quorum ramus cum lingua in Belgium quoque penetravit.'

<sup>40</sup> Sur cette inflexion celtique, voir aussi Droixhe (sous presse).

<sup>41</sup> Morhof (1747: 737): 'vocum Anglicarum, Germanicarum, Suecicarum, analogiam addens'.

<sup>42</sup> Morhof (1747: 737): 'Cluivius [Celticam linguam] per maximam Europae partem, Hispaniam nempe, Germaniam, Galliam, insulasque Britannicas et Illyricum, longe lateque diffusam fuisse . . . demonstrare nititur.'

Le risque de confusion pèse sur toute la ‘linguistique flamande’. Morhof entend sur cela faire la lumière. D’un côté, il n’a que des éloges à décerner au *Lingua belgica* d’Abraham Mylius (1563–1637): ‘livre élaboré avec le plus grand soin’, où cet ‘homme très docte’ établit avec ‘érudition et jugement’ la ‘convenance de sa langue avec la latine, la grecque et la perse’, en identifiant ses ‘causes’.<sup>43</sup> Il est vrai que Morhof ne peut s’empêcher d’entonner lui-même la ritournelle de Saumaise concernant le Nord et le Midi: ‘à ce qu’il m’a paru, c’est avec des arguments solides que van der Myl démontre de manière tout à fait satisfaisante la prérogative du flamand sur le grec et le latin’.<sup>44</sup> Inutile d’insister ici sur les promesses que comporte l’ouverture vers la Perse.

Ce n’est bien sûr pas avec la même ‘modération’ qu’ont travaillé van Gorp et Scrickeius (1560–1621). ‘Du premier, Scaliger disait qu’il s’étonnait qu’il y ait des hommes pour prendre leurs rêves pour des oracles, quoi qu’ils songent.’<sup>45</sup> Morhof montre cependant à l’égard de Goropius Becanus — non sans raison du point de vue général de l’histoire de la linguistique — un certain embarras. D’une part, les *Origines antwerpianae* prodiguent la ‘fadaise’ et le ‘ridicule’ quand elles affirment la ‘primauté de la langue cimbrique (ainsi appelle-t-il son flamand), à partir de laquelle seraient issus l’hébreu et tous les autres idiomes’.<sup>46</sup> Parmi les ‘inepties qui suscitent le rire’, il en est qui ‘dépassent souvent les fines subtilités cabalistiques des rabbins’.<sup>47</sup> Exemple: la manière dont van Gorp prétend traiter philosophiquement des termes *mann* et *nam*, comme si était caché là, de toute éternité, le lien entre le nom flamand de l’homme et celui correspondant au *logos*. Mais il y a chez lui tellement d’autres exemples, qui trouvent des admirateurs, mais aussi de plus nombreux railleurs! La manière dont il bourre de son ‘cimbrique’ l’alphabet des Hébreux offre une autre ineptie.

Si l’on voulait s’abandonner aux subtilités dont ses livres sont remplis, on étalerait sans peine la parenté de toutes les langues et l’on ferait valoir l’affinité qui unit tous leurs termes. S’il est permis de contracter ainsi les mots à plaisir, de les tirer en tout sens et de forger analogismes et éléments agrégés, on arrivera à tirer le noir du blanc et le blanc du noir.<sup>48</sup>

<sup>43</sup> Morhof (1747: 738): ‘cum ABRAHAMO MYLIO, viro doctissimo . . . librum magna cura elaboratum . . . in quo de antiquitate linguae istius, eius convenientia cum Latina, Graeca, Persica; deque illius convenientiae causis . . . erudite et cum iudicio agit’.

<sup>44</sup> Morhof (1747: 738): ‘argumentis . . . ut mihi quidem videtur, solidis, linguae illius praerogativam prae Latina et Graeca sufficientissime demonstrat’.

<sup>45</sup> Morhof (1747: 738): ‘Scaliger dicebat, mirari se, esse homines, qui quicquid somniarent, pro oraculis haberi vellent.’

<sup>46</sup> Morhof (1747: 738): ‘simul tamen et ridiculam omnino sententiam nugacemque, protulit de primatu linguae Cimbricae (ita enim Belgicam suam vocat), a qua et Hebraeam, et linguas omnes ceteras, defluisse existimat’.

<sup>47</sup> Morhof (1747: 738): ‘Mirabiles ac ridendae occurrunt apud ipsum ineptiae, saepe ultra cabalisticas Rabbidorum subtilitates argutae.’

<sup>48</sup> Morhof (1747: 739): ‘Hisce talibus argutis ille totos libros implet; queis si quis indulgere velit, omnium linguarum cognationem facile ostendet, et omnium inter se vocum affinitatem demonstrabit. Si enim licitum est, pro lubitu voces contrahere, divellere, ac analogismos et composita fingere, ex albo atrum, et ex atro album efficiemus.’

Pouvait-on en termes plus nets récuser la ‘permutation des lettres’ dont les tenants de la monogenèse hébraïque s’étaient fait une spécialité, de l’*Harmonie des langues* d’Etienne Guichard à celle de George Cruciger (1575–1637), ou de Christophe Crinesius (1584–1629)? Un retour à la critique fondatrice de Scaliger et de Juste Lipse (1547–1606) s’imposait, comme un siècle auparavant.

D’un autre côté, Morhof module l’attaque contre Goropius. ‘Je reconnais qu’il y avait une idée entièrement nouvelle dans le système de cet homme. On trouve chez lui, en faveur de la langue germanique des arguments qui ne sont pas à mépriser.’<sup>49</sup> Leibniz dira-t-il autre chose? Pour le reste, bien sûr, par ‘les raisons et les causes invoquées’, Goropius n’est qu’un *enthusiasta* et un *fanaticus* (738). Cependant, là aussi, son délire n’est-il pas d’une certaine manière déterminé par l’hébreu — et par les détenteurs de sa primauté — dont il entend saper les privilèges? D’une part, la manière dont Becanus et certains de ceux qui l’ont suivi croient devoir investir la langue sainte — la ‘fourrer’ — pour la renverser contamine la démarche. On affirme la rivalité par la comparaison. La stratégie impose une technique analogique nuisant à l’ensemble. En somme, pour peu, c’est l’appareil intellectuel lié à la supériorité judaïque qui deviendrait coupable des fautes de la linguistique germanique. Adrien van Schrieck ne cède-t-il pas au même piège quand il commence par ‘reconnaître en l’hébreu la langue première’, pour faire ensuite de la sienne ‘le premier rameau’ de celui-ci, par des ‘références absurdes’ à leur ‘convenance’?<sup>50</sup>

Posons la question plus froidement. Liera-t-on un anti-hébraïsme de Morhof, ou de certains contemporains, à un anti-judaïsme? On peut avancer qu’au cours du XVIIe siècle, l’image du juif souffre notamment de l’idéologie économique qui se développe en pays réformés. Le type représenté par le ‘marchand de Venise’ subit une réclamation en faveur de la libération du marché de l’argent. Le débat sur l’orthodoxie de la revendication fait rage. Tel est bien, comme par hasard!, un des moteurs de l’opposition qui va dresser Saumaise contre Boxhorn. Est-il absurde de considérer que l’affranchissement de la pensée linguistique par rapport à l’hébreu langue-mère peut avoir un rapport avec celui qui fait l’objet d’un affrontement sur le prêt à intérêt (Droixhe, 2007: 62)? A cet égard, la génération intellectuelle à laquelle appartient un Becanus ne serait pas comparable à celle de Morhof. Une différence d’attitude, et dès lors de stratégie, envers l’hébreu serait concevable.

S’il y a quelque chose d’une ‘libération inachevée’ dans la ‘première linguistique germanique’, le poids de l’hébreu langue-mère peut bien sûr se faire sentir dans d’autres contextes. Morhof en donne un exemple en mentionnant un auteur bien oublié: Jacobus Hugo, qui publie à Rome en 1655 une *Vera historia Romana, seu*

<sup>49</sup> Morhof (1747: 738): ‘Fateor, aliquis huic viro fuit in illo argumento sensus ... Non negari tamen potest, primum illum venisse in has cogitationes non omni sui parte absurdas: ac habentur apud illum argumenta pro antiquitate linguae Germanicae non contemnenda.’

<sup>50</sup> Morhof (1747: 739): ‘Is [sc. Schrieckius] Hebraeam quidem linguam primigeniam agnoscit ... sed ipse nescio quam cerebrinam linguam Hebraeam commiscitur, cuius cum Celtica, ut prima eius propagine, convenientiam ineptis allusionibus ... passim iactat.’

*origo Latii vel Italiae ac Romanae urbis e tenebris longae vetustatis in lucem producta*. Sous ce ‘titre d’une grande pompe’, le ‘moine belge’ étale des ‘insanités’ qui ‘dépassent en absurdité tous les délires de Becanus et de Scrickeius’.<sup>51</sup> C’est l’endroit de citer Horace: *Spectatum admissi risum teneatis amici?* ‘Devant un tel spectacle, mes amis, pourriez-vous ne pas rire?’ (*Art poétique*, v. 5). La langue de Japhet, en un mot, serait d’abord constituée par le latin, dont Hugo fait descendre, ‘en triturant les syllabes, par une licence frénétique’, les vocables hébreux, grecs, etc.<sup>52</sup> Voilà ce que peut produire le modèle de l’arrivée mythique d’Enée et de ses Troyens quand on l’applique au père de l’Europe! Et le plus beau de cette sottise, c’est que le pape Alexandre VII lui-même l’a validée . . .

Morhof conçoit bien, par ailleurs, que la position adoptée par rapport à la théorie religieusement dominante soit pour une large part formelle et n’entrave pas la marche du progrès scientifique, chez un auteur sachant prendre ses distances avec la tradition. Tel est Thomas Hayne (1582–1645), auteur d’une *Linguarum cognatio seu De linguis in genere, et de variarum linguarum harmonia dissertatio* parue en 1639 et rééditée en 1648. ‘Son intention est d’établir un lexique harmonique universel’ associé à une ‘pleine connaissance de la langue hébraïque, à laquelle il accorde — bien sûr — la primauté sans la moindre hésitation’.<sup>53</sup> En ce qui concerne cette ‘manière de procéder’, l’auteur ‘passe lui-même en revue ses nombreuses utilités’.<sup>54</sup> Mais l’important est que Hayne traite par ailleurs, en ‘auteur tout à fait rigoureux’, de la ‘parenté, dérivation, mutation des langues’, en avançant des ‘principes’ et des ‘propositions assurées’, quant aux ‘causes’ et à la manière de rendre compte des faits.<sup>55</sup>

On doit admirer chez Morhof la manière de séparer la paille et le grain. Le repérage des ‘perles rares’ est également appréciable. Qui aurait l’idée, sans le *Polyhistor*, d’aller chercher un des fleurons d’une sorte de phonétique historique dans trois dissertations académiques présentées au milieu du XVIIe siècle par des élèves n’ayant laissé pratiquement aucune trace dans l’histoire? Christian et Kaspar von Dirigkshofen, rejoints par Christian Labess, donnèrent en 1652 ce que Morhof regroupe sous le titre de *Dissertationes philologicae de origine linguarum*: ‘un livre très rare, dont

<sup>51</sup> Morhof (1747: 739): ‘librum scripsit ultra omnia Becaniana et Scrickeiana deliria absurdum, cui titulum fecit magni apparatus et pompae’.

<sup>52</sup> Morhof (1747: 739): ‘Latinam linguam facit Japheticam et generales aliquas sibi syllabas fingit, unde phrenetica quadam licentia voces Hebraeas, Graecas, Latinas deducit.’

<sup>53</sup> Morhof (1747: 741): ‘Consilium eius est, lexicon aliquod harmonicum universale instituere, cuius adornandi praecepta tradit, illudque commendat in pleniorum linguae Hebraicae cognitionem, quippe cui primatum absque ulla haesitatione defert.’

<sup>54</sup> Morhof (1747: 741): ‘Non damno viri institutum, cuius utilitates multas ipse recenset.’

<sup>55</sup> Morhof (1747: 741): ‘per propositiones certas argumentum hoc tractat, et principia nonnunquam ponit, secundum quae instituenda sit illa linguarum inter se cognatio, derivatio, mutatio, in quarum causis inveniendis admodum diligens ille Autor est’. Un regard plus général sur les tenants de l’hébreu langue-mère invite du reste, aujourd’hui, à illustrer par d’autres exemples cette stratégie d’évitement. Morhof cite Ange Rocca entre Teseo Ambrosio et Claude Duret. Mais l’auteur italien montre qu’on peut souscrire à la théorie tout en apportant d’utiles éléments d’information sur les survivances grecques de Calabre et des Pouilles. La monomanie n’interdisait pas l’intérêt dialectologique. La fermeture des grandes avenues de l’universalisme pouvait favoriser ce qu’on a appelé ‘l’ouverture intérieure’ (Droixhe, 2007: 42).

on a tiré peu d'exemplaires', où tout est 'd'un caractère choisi et mené avec rigueur' (Droixhe, 1978: 73–75).<sup>56</sup> Il l'attribue à leur professeur du gymnase de Stettin, Heinrich Schaeve (1624–1661), 'un homme très ingénieux et un docte accompli en ces matières', qui mettait volontiers la main, comme c'était alors l'usage, aux travaux de ses étudiants.<sup>57</sup> Mais cette 'littérature académique', dont les ressources ne sont pas toujours exploitées, n'offre pas que d'heureuses découvertes. A propos de Jacob Hugo, cité plus haut, les éditeurs du *Polyhistor* renvoient en note (739 n(i)) à une *Dissertatio de bello Troiano* que présentèrent en 1672 Johann Georg Böck (†1767) et son professeur du gymnase d'Ulm, Eberhard Rudolph Roth (1646–1715). Une partie des travaux dirigés par celui-ci tourne manifestement autour des mœurs et de la culture des premiers peuples européens. En matière de langues, il renvoie aux vieilles lunes, en tout cas, les 'nugas historico-typicas' du moine belge Hugo.

Les travaux de 'l'école de Schaeve' interviennent chez Morhof dans le cadre d'une observation sur la diversité des approches de la question des langues. On ne procède pas de la même manière, dit-il, selon qu'on traite de celles-ci sur un plan 'général', ou en examinant leur 'nature', ou en exposant leur 'histoire et harmonie'.<sup>58</sup> Morhof ne peut ranger aux côtés de Schaeve que le Danois Olaus Borch (1626–1690), ou Borrichius, dont la petite *De causis diversitatis linguarum dissertatio* de 1675 lui apparaît 'docta et arguta' (741). Celle-ci offre également un caractère général dans la mesure où elle traite 'des causes des langues tirées de leur nature, de la conformation des organes et de la nature des peuples'.<sup>59</sup> On a marqué quelle nouvelle conception de l'histoire du langage se dessine ici, par une prise en compte globale qui s'élève des acquis du comparatisme germanique à des considérations d'ordre socio-historiques et génétiques (Droixhe, 1978: 120). Mais l'approche de Borch n'était pas non plus sans embrasser la matière 'méditerranéenne', comme le rappelle la contradiction que lui apporte Christophe Cellarius (1638–1707) dans son *Exercitatio academica de origine linguae italicae* de 1694 (Droixhe, 2007: 163). 'Il n'a pas été aussi heureux, Athanase Kircher (1602–1680), dans sa *Tour de Babel* de 1679, écrite à sa manière sur le même sujet.' L'œuvre est peut-être amusante, 'pleine d'images', 'mais on y trouve trop peu de chose qui touche réellement au sujet'.<sup>60</sup>

Dira-t-on en conclusion que l'œuvre de Morhof, pour ce qu'on vient d'en voir, apparaît résolument 'moderne'? La matière traitée invitait bien sûr à en inscrire le survol dans ce qu'on qualifiera peut-être d'histoire 'positiviste' et 'finaliste' de la

<sup>56</sup> Morhof (1747: 741): 'liber rarior est, cum pauca eius exemplaria excusi sint ... selectae omnes, et cum curo expensae'.

<sup>57</sup> Morhof (1747: 741): 'Vir ingeniosissimus, et in his rebus accurate doctus.'

<sup>58</sup> Morhof (1747: 740–41): 'Non vero eorum aequae, qui vel generaliter de linguis agunt, earumque naturam examinant: vel historiam earundem exponunt: vel harmoniam.'

<sup>59</sup> Morhof (1747: 741): 'de causis linguarum ex ipsa earundem natura, ex conformatione organorum, et natura gentium, iudicat'.

<sup>60</sup> Morhof (1747: 741): 'Non aequae felix ATHAN. KIRCHERUS operosum pro more suo de hoc argumento librum conscripsit, inscripsitque *Turrim Babel*, in fol. 1679. plenum iconibus: sed in quo parum invenias, quod ad rem ipsam pertinet.'

linguistique, dans la mesure où notre auteur rejette de manière assez tranchante des constructions appartenant davantage au domaine de l'imaginaire et de la fantaisie. Une question à considérer serait celle du traitement 'intégré' que demandent les deux types d'interrogation que l'on voit ici coexister. N'a-t-on pas quelquefois abusivement mêlé, au nom de l'unité des épistémès et paradigmes, le plan du 'progrès', de l'avancée annonciatrice d'une discipline dite 'scientifique', et celui de ce qu'on appelle aujourd'hui la 'linguistique fantastique'? N'a-t-on pas accordé trop d'importance à des auteurs qui constituaient au pire des attardés et au mieux des marginaux, auréolés de leur singularité? Là réside peut-être une des difficultés essentielles, en matière d'histoire des sciences humaines: dans le partage entre rigueur et originalité, ou dans l'équilibre entre la continuité accumulative que requiert tout savoir et la capacité d'invention qui fonde la modernité.

## Références

- Biblia sacra polyglotta*. 1653–1657. *Biblia sacra polyglotta, complectentia textus originales, Hebraicum cum Pentateucho Samaritano, Chaldaicum, Græcum; versionumque antiquarum Samaritanæ Græcæ LXXII interp., Chaldaicæ, Syriacæ. Arabicæ, Æthiopicæ, Persicæ, Vulg. Lat., quicquid comparari poterat; cum textuum & versionum orientalium translationibus Latinis ... cum apparatu, appendicibus, tabulis, lectionibus, annotationibus, indicibus, etc.*, éd. Brian Walton. Londres: imprimebat Thomas Roycroft.
- Bibliotheca Oudemanniana*. 1789. *Bibliotheca Oudemanniana: sive catalogus librorum quos in suos usus collegit vir eruditissimus et reverendus Adrianus Oudemans*. Leiden: apud A. et J. Honkoop.
- Cooper, Thompson. 1891. Hepburn, James (1573–1620), linguist. *Dictionary of National Biography*, vol. 26, p. 157. Available at: <http://www.oxforddnb.com/view/olddnb/13002>.
- Droixhe, Daniel. 1978. *La linguistique et l'appel de l'histoire*. Genève: Droz.
- . 1987. *De l'origine du langage aux langues du monde: Etudes sur les XVIIe et XVIIIe siècles*. Tübingen: Narr.
- . 1990. Le voyage de Schreiten: Leibniz et les débuts du comparatisme finno-ougrien. In: T. de Mauro & L. Formigari, eds. *Leibniz, Humboldt, and the origins of comparativism*. Amsterdam & Philadelphia: Benjamins, pp. 3–29.
- . 2002. *L'étymon des dieux: Mythologie gauloise, linguistique et archéologie à l'âge classique*. Genève: Droz.
- . 2007. *Souvenirs de Babel: La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières*. Bruxelles: Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique. E-book available at: <http://www.arlfb.be>.
- . Sous presse. Séjours linguistiques au Nouveau Monde: les *Origines américaines* de Georg Horn (1652). *Langues imaginaires, imaginaire du langage. Actes du colloque international. Genève, Faculté des Lettres, 5–6 décembre 2008*, éd. par O. Pot.
- Fraïn du Tremblay, Jean. 1703. *Traité des langues, ou l'on donne des principes et des regles pour juger du mérite et de l'excellence de chaque langue, et en particulier de la langue françoise*. Amsterdam: aux dépens d'Estienne Roger.
- Frick, Johann Georg. 1744. *Commentatio de druidis, occidentalium populorum philosophis, multo quam antea auctior ac emendatior; accedunt opuscula quaedam rariora historiam et antiquitates druidarum illustrantia itemque scriptorum de iisdem catalogus*. Ulm: apud Daniel Bartholomæi et filium.
- Möller, Johann. 1687. *Cimbriae literatae prodromus, sive de suis in historia patriæ conatibus*. Schleswig: typis Holweinianis.
- . 1691. *Isagoge ad historiam Chersonesi Cimbricae*. Hamburg: typis Henningii Brendeckii.
- . éd. 1699. *Bibliotheca septentrionis eruditi*. Leipzig: sumptibus G. Libezeitii.
- Montanus, Petrus. 1635/1964. *De Spreekkonst*, éd. W. J. H. Caron. Trivium: Oude Nederlandse geschriften op het gebied van de grammatica, de dialectica en de rhetorica, 5. Groningen: Wolters.

- Morhof, Daniel Georg. 1672. *Oratio de intemperantia in studiis, et eruditorum qui ex ea oriuntur, morbis*. Kiel: Reumann.
- . 1682. *Unterricht von der teutschen Sprache und Poesie, deren Ursprung, Fortgang und Lehrsätzen, wobey auch von der reimenden Poeterey der Ausländer mit mehren gehandelt wird*. Kiel: Gedruckt und verlegt durch Joachim Reumann.
- . 1688. *Polyhistor, sive de notitia auctorum et rerum commentarii, quibus praeterea varia ad omnes disciplinas consilia et subsidia proponuntur*. Lübeck: sumptibus Petri Böckmanni.
- . 1692–1695. *Polyhistor, sive de notitia auctorum et rerum commentarii, quibus praeterea varia ad omnes disciplinas consilia et subsidia proponuntur, editio secunda auctior*. Lübeck: sumptibus Petri Böckmanni.
- . 1708. *Polyhistor, in tres tomos, literarium (cujus soli tres libri priores hactenus prodierunt, nunc autem quatuor reliqui, revisi atque aucti, e MSS. accedunt), philosophicum, et practicum (nunc demum editos, primoque adjunctos) divisus: opus posthumum, accurate revisum, emendatum, ex autoris annotationibus suppletum passim atque auctum, a Johanne Möllero*. Lübeck: sumptibus Petri Böckmanni.
- . 1714. *Polyhistor, literarius, philosophicus, et practicus, maximam partem opus posthumum, accurate revisum, emendatum, ex autoris annotationibus . . . suppletum passim atque auctum . . . a Johanne Möllero*. Lübeck: sumptibus Petri Böckmanni.
- . 1732. *Polyhistor, literarius, philosophicus, et practicus, cum accessionibus virorum clarissimorum Ioannis Frickii et Ioannis Mölleri, Flensburgensis, editio tertia*. Lübeck: sumptibus Petri Boeckmanni.
- . 1747. *Polyhistor, literarius, philosophicus, et practicus, cum accessionibus virorum clarissimorum Ioannis Frickii et Ioannis Mölleri, Flensburgensis, editio quarta*. Lübeck: sumptibus Petri Boeckmanni.
- Walton, Brian. 1699. *Dissertations sur les prolégomènes de Walton*. 'Liège': chez Henry Justel.
- Waquet, Françoise. éd. 2000. *Mapping the World of Learning: The Polyhistor of Daniel George Morhof. Proceedings of a Conference in Cooperation with the Foundation for Intellectual History, London, Herzog August Bibliothek, Wolfenbüttel, Sept. 10–11, 1998*. Wiesbaden: Harrassowitz.

## Notes on contributor

Having taught history of linguistics at the Free University of Brussels for several years, Professor Daniel Droixhe currently teaches Walloon literature and eighteenth-century regional culture at the University of Liège. His most recent book on the history of linguistics is *Souvenirs de Babel: La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* (2007).

Correspondence to: Prof. Daniel Droixhe, Bât. A4 Littérature wallonne, quai Roosevelt 1B, 4000 Liège, Belgium. E-mail: Daniel.Droixhe@ulg.ac.be